

Anne-Marie Desplat-Duc • Sophie Noël

Les gamines de Paris

Amélie



bayard jeunesse

Anne-Marie Desplat-Duc • Sophie Noël

Les gamines de Paris

Amélie

Prologue

Il fait déjà sombre dans la petite salle à manger de la famille Nodès. Normal, en cette fin septembre 1860. La lumière de fin de journée pénètre à peine par la fenêtre qui donne dans l'étroite rue des Boucheries, située sur la rive gauche de la Seine, dans le X^e arrondissement de Paris¹.

Les cinq filles Nodès attendent l'heure du repas en bavardant.

1. Avant les travaux d'Haussmann, Paris était divisé en douze arrondissements. Après, le X^e arrondissement sera redécoupé et deviendra le sixième. Le dixième sera alors à l'est de Paris.

Amélie

Amélie, seize ans, a déplié la nappe verte et l'a installée sur la vieille table en chêne héritée de leur grand-mère maternelle. Marthe, qui a un an de moins, sort les assiettes et les verres du buffet en fredonnant. Marthe chante toujours. Les jumelles, Suzanne et Joséphine, âgées de douze ans, se chamaillent pour placer les couverts, la corbeille à pain et les serviettes enroulées dans les ronds à leurs noms. Pascale, la dernière de la fratrie, fait la navette entre la salle à manger et la minuscule cuisine pour aider leur mère à finir de préparer la soupe avant l'arrivée de leur père.

– Ce matin, alors que je livrais le linge reprisé de Mme Duroc, j'ai croisé une dame qui portait une robe de soie grège sous un mantelet de lainage prune, avec le chapeau assorti. C'était d'un chic ! dit Amélie en effaçant un pli de la nappe du plat de la main.

– Vu le temps qu'on passe à apprendre la couture, tu pourrais fabriquer des robes aussi belles, assure Marthe.

Prologue

– Avec tout ce que maman nous donne à reprendre ou rallonger, je ne vois pas où je trouverais le temps de créer les modèles dont je rêve... Et puis, nous n’aurions pas les moyens d’acheter de belles étoffes, alors...

– Tu pourras me fabriquer ma robe de mariée quand j’épouserai un beau prince ! s’écrie Joséphine.

– Un prince ? Rien que ça, se moque gentiment Amélie. Tu lis trop de contes de fées.

– Rien n’est impossible pour Joséphine ! renchérit Suzanne, toujours prête à défendre sa jumelle. Contrairement à moi, qui n’ai aucune chance de plaire à un garçon.

– Tu boites un peu... mais tu as de la conversation, lui répond Joséphine en lui déposant un baiser sur la joue.

– Un peu ? Tu es gentille. Il manque au moins cinq centimètres à ma jambe gauche... Et je ne pense pas que les hommes choisissent une fille pour sa conversation.

Amélie

– Mais pourquoi donc voulez-vous vous encombrer d'un homme ? s'agace Pascale en haussant la voix et en brandissant une cuillère en bois. Être libre, indépendante, c'est bien mieux !

– Être vieille fille, tu veux dire ? C'est mon pire cauchemar ! s'offusque Joséphine en faisant une mimique si comique que ses sœurs éclatent de rire.

Sur une petite commode dans l'entrée de l'appartement, leur mère a plié avec soin le linge que les bourgeoises du quartier lui ont apporté à repriser : quelques jupes à rallonger avec un galon, des bustiers à élargir, des pièces à coudre sur les genoux d'un pantalon. L'ouvrage ne manque pas, d'autant que ses clientes vantent ses qualités de couturière et que ces dames viennent de plus en plus loin pour lui apporter du travail. L'aide d'Amélie et de Marthe lui est désormais indispensable.

Aujourd'hui, Yvonne Nodès semble inquiète. Elle essaie de cacher de son mieux son émotion en lançant le plus gaiement possible, de la cuisine où elle s'affaire :

Prologue

– J’ai une nouvelle cliente. Elle habite le quartier du Marais, mais elle est venue en omnibus. C’est quand même merveilleux de pouvoir traverser Paris en un rien de temps comme ça.

– Ah, je suis contente pour toi, maman ! lance Amélie, toujours prête à soutenir sa mère.

– J’aimerais tellement monter dans un omnibus..., ajoute Pascale, ses grands yeux noirs perdus dans son rêve.

– Il paraît que le ticket n’est pas cher, alors on le fera un de ces jours, assure leur mère en soulevant le couvercle du faitout.

Une odeur de légumes mijotés se répand dans la cuisine. Yvonne Nodès les a achetés le matin même à la mère Barbelon, qui installe chaque jour sa carriole au coin de la rue.

– En attendant, Pascale, reprend-elle, descends donc chercher une cruche d’eau à la fontaine. Votre père aime bien se rafraîchir le visage quand il revient de l’atelier.

La corvée d’eau incombe aux cinq filles. Souvent, elles descendent ensemble après le

Amélie

repas du soir et remontent chacune un seau pour la toilette, le ménage, la cuisine. Elles en profitent pour se soulager dans la cabane en planches située dans la cour, commune aux vingt familles de l'immeuble¹. L'odeur est insoutenable, elles râlent, elles rient, elles se hâtent ! La cabane est vidangée une fois par semaine, le mercredi matin, par une charrette bringuebalante qui conduit toutes ces immondices à la fosse des Buttes-Chaumont. Le cheval réveille toujours Joséphine, qui a le sommeil léger.

Chaque soir, à huit heures, Léon Nodès rentre de l'atelier de bourrellerie où il travaille. Il y fabrique des selles et des harnais pour le compte d'un patron qui emploie deux autres ouvriers. Il sent le cuir. C'est son odeur à lui. Sa haute taille, sa maigreur et son dos un peu voûté remplissent l'espace. Même lorsqu'il n'est plus dans l'appartement, on a l'impression qu'il y est encore.

1. Le «tout-à-l'égout» est installé à Paris sous l'impulsion du baron Haussmann à partir de l'année 1854.

Prologue

Ce soir, il n'est pas de bonne humeur, il tortille sa moustache en grognant :

– Ça y est, le quartier de l'atelier va être détruit. Ah, ce Haussmann, il ne sera content que quand il aura rasé Paris !

– Oh, papa, que vas-tu faire ? se désole Amélie.

– Le patron cherche un nouveau local. Mais pour le moment on ne sait pas où ce sera... Et, s'il ne trouve rien de correct, il se pourrait bien qu'il ferme l'atelier.

– Eh bien, ajoute sa femme en sortant une lettre de la poche de son tablier, c'est le jour des mauvaises nouvelles. On a reçu ça ce matin : le propriétaire nous annonce que notre immeuble sera bientôt démoli.

– Non, c'est pas vrai !? s'exclament les cinq filles presque en même temps...

– Tiens, qu'est-ce que je disais ? grommelle le père en se passant une main fatiguée sur le front.

– Qu'est-ce qu'on va devenir si on a plus d'endroit pour habiter et si papa n'a plus de travail ?

Amélie

se lamente Suzanne, qui se serre par réflexe contre sa jumelle.

– On va trouver une solution, la reconforte sa mère en s’efforçant de sourire.

– J’ai aperçu un chantier en allant à l’école, les immeubles que construit ce M. Haussmann sont rudement beaux, lance Pascale.

Son père la foudroie du regard.

– Sans doute, mais ils ne seront pas pour nous. Les loyers sont exorbitants. Il faudra partir plus loin. Et c’est bien ce que veut l’empereur : que le cœur de Paris appartienne aux riches et que les pauvres soient repoussés à la périphérie !

– Ou alors il veut que Paris devienne la plus belle ville du monde et il détruit des taudis pour construire du neuf, ajoute Joséphine.

– Oh, toi, hein ! gronde le père.

Joséphine regrette aussitôt d’avoir parlé. Il est toujours préférable d’être du même avis que le père. Surtout pour elle. Elle ne saurait expliquer pourquoi, mais elle a l’impression qu’il la rabroue plus que ses sœurs. Peut-être parce qu’elle

Prologue

ne leur ressemble pas. Amélie, Marthe, Suzanne et Pascale ont des cheveux et des yeux sombres, alors qu'elle est blonde aux yeux bleus.

Elle se souvient que, l'année de ses huit ans, elle a osé demander à sa mère :

– Dis, maman, pourquoi je ne suis pas comme les autres ?

– Ah, ma fille, ce sont les mystères de la nature... ! Tu ressembles un peu à la cousine Gertrude. Comme toi, elle a les cheveux et les yeux clairs... et c'est la seule de la famille.

– Alors on est deux !

Joséphine se tait donc tandis que Suzanne lui pose une main compatissante sur le bras.

– Pourvu que ton atelier ne ferme pas, s'inquiète la mère, sinon, je ne sais pas comment on s'en sortira...

– Le patron cherche un nouveau local... mais ce sera plus loin. Je partirai plus tôt et je rentrerai plus tard.

– Tu es courageux, papa, reconnaît Amélie pour tenter de faire retomber la pression.

Amélie

– Et il en faut, du courage, pour faire vivre ses cinq filles et sa femme ! ajoute son épouse en entourant les épaules de son mari d'un bras chaleureux.

– Ah, c'est sûr que, si j'avais eu des garçons, je leur aurais appris le métier et on aurait pu ouvrir un atelier de bourrellerie. J'aurais eu cinq apprentis dont j'aurais été le patron..., rêve-t-il un moment.

– Oh, tu sais, mon Léon, les garçons ne font pas toujours ce que leur père décide, alors...

– Les filles sont plus obéissantes ? ironise-t-il.

– Mais oui ! répondent en chœur Amélie, Marthe, Suzanne, Joséphine et Pascale.

Et toute la famille éclate de rire, ce qui finit de ramener la bonne humeur au moment où la mère verse la soupe sur les tranches de pain sec déposées dans les assiettes.

– Tu as bien aidé ta mère à la couture, Amélie ? interroge le père après avoir avalé bruyamment une pleine cuillère de soupe.

– Oui, répond brièvement la jeune fille.

Prologue

Ce n'est pas le moment d'envenimer la conversation, mais coudre toute la journée avec sa mère ne lui plaît pas. Elle voudrait voir du monde, bavarder...

– Tant mieux. Et vous, les inséparables, lance-t-il en désignant du menton Suzanne et Joséphine, ça va toujours à l'école ?

– J'ai eu dix sur dix en grammaire ! annonce triomphalement Suzanne.

– C'est bien, marmonne-t-il. Mais pour se marier et avoir des marmots, pas besoin de connaître des poésies ou de savoir faire des calculs savants...

– Bon, Léon, on en a discuté des centaines de fois, coupe sa femme. Suzanne et Joséphine sont douées pour les études, ce serait dommage de ne pas leur donner une chance de...

– De devenir ministre ? ajoute le père, mi-figue, mi-raisin.

– Idiot ! ironise sa femme en riant.

– Et toi, Marthe, tu as trouvé un travail ?

Amélie

– Euh... non... mais j'ai entendu dire qu'on cherchait des blanchisseuses dans le quartier, répond celle-ci évasivement, en engloutissant sa soupe avec gourmandise.

– Voilà, c'est bien, ça ! approuve le père.

Pascale mange sans faire de bruit, le nez dans son assiette, en espérant échapper à l'interrogatoire de leur père. Elle n'est pas très bonne à l'école, déteste la couture et ne rêve que de vie au grand air... mais ce n'est pas le moment d'exprimer son souhait à haute voix.

D'ailleurs, tout le monde s'est tu et le repas se poursuit en silence.